

## EXPOSITION

# Au musée d'art moderne, Stéphane Belzère dans un monde flottant



Stéphane Belzère évoluant dans un « monde flottant ». Photos DNA/Jean-François BADIAS

Depuis 20 ans, le peintre franco-suisse Stéphane Belzère développe un travail autour des bocaux du Muséum national d'histoire naturelle. Que cet artiste de la réalité explore jusqu'à tendre à l'abstraction. Illustration de ce dialogue du formel et de la peinture au musée d'art moderne de Strasbourg.

« Ne me demandez pas pourquoi je peins des bocaux. Je ne sais pas moi-même », dit-il, anticipant l'évidence de la question. Qu'on ne lui posera pas, tant la réponse se devine dans les 75 tableaux aux formats les plus divers qui se déploient dans plusieurs salles du musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg : le jeu de la transparence, de la lumière, du rendu de la matière et de

la souplesse des formes, des effets colorés...

« Un véritable exercice de peinture », admet Stéphane Belzère. Exercice appliqué cependant dans un registre un rien déroulant, qui fonctionne comme il le reconnaît, sur le mode « attraction/répulsion » : les collections en fluide du Muséum national d'histoire naturelle.

Plus précisément ces fameux bocaux que l'artiste peint directement sur le motif, sans passer comme tant d'autres « figuratifs » par la photographie utilisée en atelier. « J'ai besoin de travailler directement d'après nature », glisse-t-il. Nageant ou compactés dans leurs récipients, toutes sortes de mammifères, serpents, lézards, poissons, tortues, batraciens ou crustacés s'accumulent ainsi sur sa toile.

Le spectacle de l'organique à jamais figé dans le formel dialogue dans le parcours de l'exposition avec de vrais bocaux prêtés par le musée zoologique de Strasbourg pour une confrontation entre le réel et sa représentation.

## Dans un monde flottant entre gravité et amusement

Peintre franco-suisse, issu d'une famille d'artistes – son père Jürg Kreienbühl figure dans les collections du Musée national d'art moderne –, Stéphane Belzère est dans le viseur d'Estelle Pietrzyk depuis près d'une vingtaine d'années.

« En 2003, il avait décroché la commande de vitraux de la cathédrale de Rodez au moment où je travaillais sur le projet d'ouverture du futur musée



Des peintures où alternent le regard extérieur porté sur les bocaux et les Immersions dans les bocaux.

Soulages. J'avais vraiment été frappée par son approche de la couleur et la façon dont il s'intégrait dans l'architecture du monument », explique celle qui depuis est devenue la conservatrice en chef du musée d'art moderne de Strasbourg. Et s'était bien mis quelque part en tête l'idée d'en faire un jour l'hôte de son institution.

C'est donc désormais chose faite pour un accrochage dont le titre invoque « les mondes flottant ». La référence à l'ukyo-e, cette « image du monde flottant » sensible à l'impermanence des choses dans l'art japonais est manifeste. Et un peu ironique aussi, puisque transposée dans cette obsession qui anime Stéphane Belzère depuis près de deux décennies : peindre des bocaux dont la finalité est de conserver la

trace du vivant, lui épargnant la décomposition organique – cette volonté d'arrêter le temps n'est-elle pas aussi l'un des fondements de la peinture ?

## De grands paysages et de petits bocaux

Mais s'il se définit comme un peintre de la réalité, attaché au motif, Stéphane Belzère n'en explore pas moins d'autres territoires formels. Toujours liés aux bocaux.

Dans *Les Immersions*, le regard du spectateur se trouve en situation subjective dans le fameux récipient, l'arrondi du verre créant une déformation de l'extérieur. Par ailleurs, *Les Tableaux longs* offrent au prisme d'un détail agrandi le spectacle de paysages sublimes en version ultra-panoramique.

Plus loin, un gigantesque pharynx flottant sur un fond bleu outre-mer devient une image organique que Max Ernst aurait adoré intégrer dans un de ses collages.

On touche là cette ambiguïté de la représentation dont Stéphane Belzère se saisit dans un mélange de gravité et d'amusement. Au simulacre de la vie donné à ces vertébrés et invertébrés flottant dans leurs bocaux, il oppose le langage de la peinture. Qui ouvre sur d'autres horizons, déclinés ici sur de multiples modes : du plus réaliste au plus abstrait. Ou comment on glisse du formel à l'informel.

Serge HARTMANN

Jusqu'au 27 août 2023 au musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg. Tous les jours sauf lundi, de 10 h à 18 h.

## ÉDITION

## Le Bas-Rhin d'antan



Le Bas-Rhin d'antan. DR

C'est un livre d'images, bien sûr, adossé à plus de 300 cartes postales anciennes, mais c'est aussi un regard porté sur la mutation que vit l'Alsace à la charnière de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles. Une mutation emmenée par une industrialisation galopante qui ne gomme pas pour autant une solide tradition rurale. Une histoire que raconte la journaliste indépendante strasbourgeoise Laure Rossignon dans *Le Bas-Rhin d'antan*, « beau livre » inscrit dans la collection que publient les éditions Hervé Chopin (112 pages, 28,50€). Les brasseries, la modernisation des transports, les brasseries, la vie le long du Rhin, les marchés, les foires... Le passé resurgit au fil des cartes postales.

Depuis des années, il sillonne les abords du Rhin et ses forêts alluviales. Le photographe strasbourgeois Michel Handschumacher publie *Dans le silence des territoires incertains*, où ses images au noir et blanc très graphiques se combinent à un récit méditatif.

« La photographie parle de tous les moments apparemment sans importance qui ont, en fait, tant d'importance ». La citation de Bernard Plossu, mise en exergue de son livre, résume assez bien la façon dont Michel Handschumacher aborde la photographie. Sans esbroufe, en toute humilité, dans un temps long qui lui permet d'approfondir son rapport au sujet : les abords du Rhin et les forêts alluviales autour de Strasbourg.

« Je les parcours depuis plusieurs années, et à la faveur du confinement, je me suis mis à reprendre tout ce matériel accumulé au fil de mes pérégrinations. Comme j'avais en tête de publier un livre, c'était l'occasion de m'y atteler », commente le photographe strasbourgeois qui publie *Dans le silence*



Dans une somptueuse lumière, la rencontre de l'eau et de la forêt. © Michel Handschumacher

des territoires incertains.

Une formation d'architecte explique probablement cette façon très graphique avec laquelle Michel Handschumacher construit son image, joue des verticales et des points de fuite, se concentrant sur le seul vocabulaire du noir et blanc – « La couleur a quelque chose de trop direct, pour moi. Elle

renvoie à une netteté qui n'est pas ce que je recherche » ajoute-t-il.

Ce qu'il recherche, justement, est bien plus diffus et repose sur une poésie fragile de paysages discrets. Un univers où la forêt dialogue avec l'eau, vive ou stagnante, où la présence humaine se distingue uniquement en creux, par des traces -

un escalier, une borne, des carcasses abandonnées de vélos, une ancienne voie de chemin de fer, un bunker à la gueule béante...

Autant d'images qui s'accompagnent d'un texte écrit par Michel Handschumacher à la troisième personne « pour créer de la distance », glisse-t-il. Le narrateur y décrit sa marche

dans la forêt, ses sensations, ce décor d'arbres et de lierres, d'eau et de feuilles, « les rayons de lumière qui percent le noir et les parcelles de terrain plongées dans l'obscurité », écrit-il. « Au départ, j'avais utilisé la forme du haïku, et puis je suis finalement passé à un texte se développant dans une certaine durée », ajoute-t-il.

Méditatif, restituant par les mots un regard sensible que prolonge la photographie, *Dans le silence des territoires incertains* oscille entre le livre de photos et l'exercice littéraire. Il participe surtout de l'expérience d'un modeste voyage : « Je voulais un livre à couverture rigide comme ces carnets de voyage dans lesquels on dessine et on écrit ». Un objet qui par les mots et les images murmure au lecteur/spectateur l'importance de ces moments sans importance dont parle Plossu.

Serge HARTMANN

*Dans le silence des territoires incertains*, au Noyer Édition, 77 pages, 38 €. Rencontre-dédicace chez L'Oiseau rare, 23 quai des Bateleurs à Strasbourg, les 4 et 5 décembre de 15 h à 19 h.